

Ceci fait partie de la série

Un schéma de l'histoire du Nouveau Testament

De

B. S. Dean

Le dernier jour

Matthieu 26.45–27.66 et parallèles

Introduction :

Il est possible de mettre l'accent sur la mort du Christ au point de négliger l'importance qu'il faut accorder à sa vie. Il est possible de penser à la mort de Christ de manière froide et machinale, ce qui enlève à la croix sa qualité de point culminant naturel de l'amour du Père et de la vie du Fils. Et pourtant il faut noter que les événements de ce jour-là sont relatés dans un détail accordé à nul autre jour dans la Bible. Si l'on établissait un récit de toute la vie de Jésus aussi bien nourri que celui du jour de sa mort, le résultat remplirait 400 volumes aussi épais que le Nouveau Testament.

1. La trahison : Les trois disciples avaient dormi pendant que Jésus priait. Mais pas Judas. Lui, avait profité de ce temps pour parfaire son projet. Alors que Jésus se levait après ses supplications et retournait vers ses disciples, Judas entra dans le jardin à la tête d'une bande de soldats armés d'épées et de bâtons, et portant des flambeaux. Ces hommes ne connaissaient pas Jésus de vue ; mais, pour qu'il n'y ait pas d'erreur, Judas avait donné un signal : allant droit vers Jésus, il dit : "Salut, Rabbi !" (Mt 26.49 ; voir aussi Mc 14.45 ; Lc 22.47). Et il l'embrassa. Dans un premier temps, à la vue du célèbre prophète de Galilée, les mercenaires reculèrent, fortement impressionnés. Mais se ressaisissant finalement, ils mirent les mains sur Jésus, le lièrent et l'emmenèrent. Tout cela était plus que Pierre ne pouvait en supporter ; son coup d'épée mal maîtrisé sectionna l'oreille du serviteur du souverain sacrificateur. Mais les épées, amies ou ennemies, restaient inutiles, superflues. Les ennemis de Jésus n'auraient pas pu résister aux puissances qu'il commandait, s'il avait décidé de les employer ; et ses amis ne pouvaient pas intervenir en sa faveur contre sa propre volonté et contre la haine juive. L'amour divin, la

haine diabolique, les objectifs malicieux des hommes — tout cela se rencontra et se mélangea, autour de la croix.

2. Les procès : Les Romains avaient laissé aux Juifs, comme c'était le cas pour tous ceux qu'ils domptaient, une large mesure de liberté. Aussi longtemps que les Juifs maintenaient l'ordre et payaient leurs impôts, ils avaient le droit de mener les affaires locales comme bon leur semblait. Mais alors que leur conseil national pouvait juger une personne digne de mourir, l'exécution de cette sentence incombait au pouvoir romain. Jésus a donc eu deux procès, l'un juif ou ecclésiastique, l'autre romain ou civil. Chacun comptait trois étapes :

a. *Procès juif ou ecclésiastique :* 1) La première phase consistait en un examen préliminaire devant Anne, l'ancien souverain sacrificateur, toujours considéré comme le souverain sacrificateur *de jure*. C'était un homme d'un âge avancé et d'une grande influence. Après quelques questions, Anne envoya Jésus à Caïphe, mais non avant que Jésus ait reçu un premier coup brutal. 2) La seconde phase, et une phase bien plus importante, avait donc lieu devant Caïphe, gendre d'Anne et souverain sacrificateur *de facto*, donc président du sanhédrin. Toute réunion du sanhédrin avant l'aube était illégale, mais par leur présence les chefs indiquèrent manifestement leur intention de condamner Jésus avant que la population ne se lève. Formuler un chef d'accusation plausible était difficile. Plusieurs accusations plutôt absurdes furent avancées, mais les témoins n'étaient pas d'accord entre eux, et Jésus gardait un silence digne. Alors que l'accusation s'apprêtait à s'effondrer, Caïphe eut l'idée de faire en sorte que Jésus s'incrimine lui-même. "Es-tu le Christ, le Fils du (Dieu) Béni ?" (Mc 14.61 ; Lc 22.67 ; voir aussi Mt 26.63). Jusqu'ici Jésus avait gardé le silence ; mais il ne

pouvait le faire devant cette question-là : “Je le suis” (Mc 14.62 ; voir aussi Mt 26.64). “Il a blasphémé”, s’écria Caïphe. “Il est passible de mort” (Mt 26.66 ; voir aussi Mc 14.64) répondirent les juges hostiles. C’était un peu avant l’aube, Jésus ayant probablement été arrêté un peu après minuit. En attendant la réunion plénière du sanhédrin, on passa le temps à se moquer brutalement du prisonnier docile. 3) La troisième phase devant le Conseil tout entier n’était qu’une confirmation de la décision déjà prise.

La chute de Pierre eut lieu pendant les premières étapes du procès. Avec Jean, il était revenu prudemment pour être avec son Maître et pour observer les débats. C’était un terrain périlleux, et Pierre céda à la terreur alors que l’un après l’autre, les gens le questionnèrent au sujet de ses origines galiléennes. Trois fois il renia son Seigneur, allant jusqu’à y ajouter des imprécations. Mais le pauvre Pierre n’était pas complètement perdu. Le chant du coq, le souvenir de la prophétie de Jésus et de sa propre vantardise orgueilleuse, le regard triste et silencieux de Jésus alors qu’il traversait la cours en route vers le palais de Caïphe, tout cela lui rappela son meilleur côté ; “il sortit, et dehors il pleura amèrement” (Mt 26.75).

Mais une autre scène de coulisse était de loin plus triste et plus tragique. Judas, lui aussi, observait les débats. Peut-être espérait-il que Jésus romprait ses liens et révélerait sa gloire. Ainsi, le Maître ne risquait rien et lui, Judas, aurait trente pièces d’argent en poche. Mais les trois étapes du procès juif se terminèrent et Jésus fut condamné à mourir. Il ne manquait plus que la sentence prononcée par Pilate. Judas fut saisi de remords, les trente pièces d’argent le brûlaient jusque dans son âme. Se précipitant devant le Conseil, il les jeta par terre et déclara : “J’ai péché, en livrant le sang innocent” (Mt 27.4). “Que nous importe ?” fut la réponse indifférente. Le traître est toujours méprisé par ceux qui l’emploient. Ensuite, nous dit le texte, Judas alla se pendre (cf. Mt 27.5 ; Ac 1.18–19). Pourquoi n’est-il pas allé, même à ce moment-là, se jeter aux pieds de Jésus pour recevoir la bénédiction de son pardon ? Remords n’est pas repentir. Judas représente le premier, Pierre le second.

b. *Le procès romain, ou civil* : Ici également, trois étapes se dessinent. 1) *Devant Pilate* : La première question de Pilate concernait la nature

de l’accusation. Or, la condamnation pour blasphème, à laquelle tenaient les Juifs, n’avait pas lieu devant un tribunal romain. Les Juifs essayèrent donc d’obtenir une condamnation sur de vagues accusations de malfaisance. Mais, avec son sens romain et aigu de la justice, Pilate exigea des charges explicites. “[Il] empêchait de payer l’impôt à César, et se disait lui-même Christ, roi” (Lc 23.2). La première de ces accusations était un mensonge, et Pilate, après s’être vite assuré que la royauté en question ne représentait aucun danger d’ordre politique, prononça Jésus innocent. Mais les Juifs ne se découragèrent pas si facilement, et accusèrent Jésus d’avoir semé la sédition depuis la Galilée jusqu’à Jérusalem. Pilate se trouvait alors devant un véritable dilemme, ne voulant ni condamner un innocent ni offenser les Juifs. Mais, il avait entendu le mot de Galilée. Or, la Galilée était la province d’Hérode, qui se trouvait justement dans la ville. Les deux gouverneurs s’étaient disputés. Voici une rare chance pour Pilate : il pouvait à la fois résoudre le conflit en faisant ce geste envers Hérode, et se débarrasser de ce cas gênant et dangereux. Pilate envoya donc Jésus à Hérode. 2) *Devant Hérode* : Hérode interrogea Jésus avec impatience, car il avait voulu le rencontrer, et il espérait voir un miracle. Mais Jésus, appliquant son principe de ne pas jeter des perles aux porceaux, refusa de répondre à aucune question. On se moqua donc une deuxième fois de Jésus. Hérode et ses militaires cruels ayant échoué sur toute la ligne, revêtirent Jésus d’un vieil habit royal et le renvoyèrent à Pilate. 3) *Devant Pilate une deuxième fois* : La population commença alors à réclamer la libération d’un prisonnier, une faveur accordée tous les ans à la Pâque. Pilate proposa alors qu’on relâche Jésus. Mais les prêtres avaient déjà fait leur travail parmi le peuple. Le Jésus qui était entré dans la ville en tête d’une procession triomphale n’était plus le même que celui qui avait été condamné par le sanhédrin et qui attendait le jugement de Pilate. “Non, pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand” (Jn 18.40 ; voir aussi Mt 27.20 ; Mc 15.11 ; Lc 23.18). Pilate lutta encore un peu avec la foule et avec sa propre conscience, avant de céder et donner l’ordre de crucifier Jésus. Entre-temps, ses soldats ajoutèrent leurs moqueries, le revêtirent d’une robe écarlate, placèrent un roseau dans sa main, et enfoncèrent sur sa tête

une rude couronne d'épines.

Ainsi se termine le procès en six volets par lequel l'humanité de Jésus fut mise en éternelle antithèse avec la traîtrise, l'hypocrisie, la lâcheté, la brutalité sauvage, et la politique égoïste. Même au milieu de tout ceci, debout devant les railleries et les insultes de la foule, vêtu en royauté dérisoire, il était mille fois plus roi que tous ceux qui avaient jamais siégé sur le trône d'un Hérode, ou qui avaient jamais porté la couronne d'un César.

3. La crucifixion :

a. *Lieu et heure* : L'ordre de crucifier fut donné à neuf heures du matin environ. Jésus a souffert en dehors de la ville (Hé 13.12) dans un lieu appelé en hébreu *Golgotha*, en grec *kranion*, et en latin *calverium* (calvaire), tous signifiant "crâne". Il s'agissait sans doute d'une butte en forme de crâne, au nord-ouest de la ville.

b. *En chemin* : Jésus partit, portant sa propre croix. Mais, avant d'arriver à Golgotha, les gardes saisirent un jeune cyrénien et le chargèrent de la croix. Il est possible que le poids de la croix était trop pour Jésus, dont les forces avaient été sapées par les veilles de la longue nuit et par les souffrances de la matinée. Il s'est trouvé, même en cette heure sombre, quelques voix pour plaindre le sort de Jésus. De sa bouche, restée si longtemps silencieuse sous les injures, sortait maintenant de la compassion, non pour lui-même, mais pour ceux qui seraient bientôt écrasés dans la ruine qui menaçait Jérusalem.

c. *A la croix* : Deux brigands furent crucifiés avec lui. Or, la crucifixion était le mode d'exécution utilisé par les Romains pour les pires criminels. Les femmes de Jérusalem, par pitié, avaient la coutume de préparer une boisson narcotique pour de telles occasions. On l'offrit à Jésus, mais il refusa d'engourdir ses facultés, même pour soulager sa douleur.

d. *Les sept paroles prononcées sur la croix* : 1) La première déclaration fut faite, sans doute au moment où les corps furent cloués aux croix et la croix déposée violemment dans son trou : "Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font" (Lc 23.34). Il parlait des soldats brutaux qui s'assirent aussitôt pour partager ses vêtements en tirant au sort. Pilate avait préparé des inscriptions à mettre au-dessus des victimes. Celle de Jésus était voulue par Pilate — et ressentie par les Juifs — comme une accusation qui leur était

adressée : "Jésus de Nazareth, le roi des Juifs", en hébreu, en grec, et en latin (Jn 19.19 ; voir aussi Mt 27.37 ; Mc 15.26 ; Lc 23.38). Ceux-ci protestèrent, mais cela ne servit à rien. 2) La mère de Jésus, ainsi que deux autres femmes appelées Marie, se tenaient avec Jean au pied de la croix. A sa mère et à Jean, Jésus adressa sa deuxième parole : "Femme, voici ton fils : (...) Voici ta mère" (Jn 19.26–27). Même à ce moment, il pensait aux autres plus qu'à lui-même. 3) Se déclencha ensuite le spectacle écœurant du pouvoir qui déverse sur le faible sa rancune refoulée. Les principaux sacrificateurs, les scribes, les anciens, et les chefs de la nation, joignirent leur voix aux huées de la canaille présente à toute scène de cette sorte : "Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même !" (Mt 27.42 ; Mc 15.31 ; Lc 23.35). Ils ne pensaient pas si bien dire, car comment pouvait-il se sauver, s'il désirait sauver les autres ? Même les brigands sur les croix à ses côtés, pauvres misérables, se joignirent à la raillerie, tous deux au départ, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, pris de pitié et de repentance par le spectacle de la souffrance de l'innocent, se tournât vers la croix du centre avec cette prière : "Jésus, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne" (Lc 23.42). Fidèle jusqu'à la fin à sa mission et à son nom, Jésus prononça la troisième parole de la croix : "En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis" (Lc 23.43). 4) Les trois heures entre 12h et 15h furent des heures de ténèbres et de silence. Au moment du sacrifice du soir, la première et la dernière plainte sort de ces lèvres patientes. Ce sont des paroles mystérieuses qui sortent de l'ombre, pour monter de la croix vers le ciel : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (Mt 27.46 ; Mc 14.34 ; cf. Ps 22.2). Les autres paroles suivent rapidement. 5) "J'ai soif" (Jn 19.28), première et dernière expression de douleur corporelle. L'étonnement avait adouci les cœurs : on offrit à Jésus un vase de vinaigre. 6) Une fois encore, il parla : "Tout est accompli" (Jn 19.30). Ainsi était accomplie — non seulement terminée — la vie la plus noble jamais vécue sur la terre ; accomplie, l'œuvre du rachat de l'humanité ; accomplie, la prophétie (type et symbole) de l'Ancien Testament, bien plus amplement que ne pouvaient l'espérer les patriarches et les prophètes. 7) Puis, baissant la tête, Jésus prononça sa septième et dernière parole sur la croix, en rendant son

esprit : “Père, je remets mon esprit entre tes mains” (Lc 23.46 ; cf. Ps 31.6).

e. *Fin de l'ancienne alliance* : Au moment de ce cri de Jésus mourant, la terre ressentit le frisson et le choc d'un tremblement de terre. Le voile du temple se déchira de haut en bas, car la croix de Jésus marqua l'achèvement de l'ancienne alliance avec sa typologie et ses ombres (Col 2.14, 17). Les hommes furent remplis d'étonnement. Même le centenier romain était obligé de dire : “Il était vraiment le Fils de Dieu” (Mt 27.54 ; Mc 15.39).

4. L'ensevelissement : Le lendemain de la crucifixion était un grand sabbat. Les Juifs, qui pouvaient commettre un meurtre, n'avaient pas

le droit de souiller cérémoniellement le sabbat. Ainsi les corps ne devaient pas rester sur les croix après le coucher du soleil. Afin de hâter la mort, on brisait les jambes des crucifiés. Mais Jésus était déjà mort, comme le démontrèrent l'eau et le sang qui sortirent après le coup de lance du soldat. Sans le savoir, ce soldat accomplissait deux prophéties (22.16–17 ; Ps 34.20). On livra le corps de Jésus à deux de ses disciples, Joseph d'Arimatee et Nicodème. Des mains affectueuses préparèrent donc le corps pour sa sépulture dans le nouveau tombeau de Joseph ; et, à la demande des Juifs toujours craintifs, on mit un sceau romain et un garde romain, pour mettre le tombeau en sûreté. ◆